

[Text]

about future Canadian policy. Such questions can be left for Mr. Sharp.

When the government was considering last fall whether it would become involved in a supervisory role in Viet Nam, Mr. Andrew headed the interdepartmental task force which examined all aspects of this question. Prior to that he was Canada's Ambassador to Sweden. At the time, Stockholm was the site of the negotiations that lead to the establishment of diplomatic relations between Canada and the People's Republic of China. Between 1969 and 1970 he was a foreign service visitor at the University of Toronto, and he is the author of *Defence by Other Means—Diplomacy for the Underdog*.

I will now call on Mr. Andrew to make his introductory remarks.

Mr. Arthur J. Andrew (Director General, Bureau of Asian and Pacific Affairs, Department of External Affairs): Thank you, Mr. Chairman.

It occurs to me that some of you may like to have your memories refreshed on the sequence of events that have lead to where we are now, wherever that may be. The story began with a conversation between Mr. Sharp and Mr. Rogers, the Secretary of State for the United States, who said that the name of Canada was being mentioned in connection with the negotiations that were going on then between the North Vietnamese, the DRVN and the United States, and this caused a certain amount of interest in the department and some preparations were begun. However, this was followed very quickly by Mr. Kissinger's statement on October 26 in which he said, "We believe that peace is at hand", and it became even more apparent then that we were going to have a hand in the peace.

• 1610

At this point, as Mr. Kissinger made clear, Canada was mentioned, without necessarily being exactly preaching for the call, as a participant in a new international truce peace supervisory organization in Viet Nam.

I think we were all genuinely of the opinion that the agreement could come virtually in hours and not in days, and the government decided that it was not going to give an immediate and unequivocal response to this invitation, particularly as we had not had the opportunity of seeing the terms of the agreement that we would be asked to be supervising. So the response went that we had a commission in Indo-china, in Viet Nam, at that time and that the facilities of that commission would be placed at the disposal of any new apparatus that was being created for the supervision of the new cease-fire arrangements.

This was intended, and I think succeeded in holding the line so that it would not be possible for anyone to say that we had delayed the signature of an agreement or that the lack of truce supervisory arrangements could have been responsible for holding things up.

The numbers of persons that were then in Indochina were obviously a good deal smaller than would have been necessary and I think it was probably anticipated that it might have had to be augmented in order to meet the requirements, although, as I say, at that time no one was quite sure what the requirements were going to be.

On November 20, Mr. Sharp met with Secretary Rogers in New York and again enlarged not exactly on conditions, but on the sort of operation that we saw future truce supervisory arrangements taking, the sort of shape that such an apparatus should have. This was based on a great deal of experience that is available in the department in

[Interpretation]

Andrew ne pourra répondre à toutes les questions concernant la future politique du Canada. Il appartiendra à M. Sharp d'y répondre.

Lorsque le gouvernement a songé l'automne dernier à s'engager dans un rôle de surveillance au Vietnam, M. Andrew était directeur du groupe d'étude interministériel qui a examiné tous les aspects de la question. Il avait été auparavant ambassadeur du Canada en Suède. A Stockholm, à l'époque, se négociait l'entente ayant donné lieu à l'établissement de relations diplomatiques entre le Canada et la République populaire de Chine. Entre 1969 et 1970, il était visiteur du service extérieur à l'Université de Toronto et il est l'auteur d'un ouvrage intitulé: *Defence by Other Means—Diplomacy for the Underdog*.

Je vais maintenant céder la parole à M. Andrew qui va nous transmettre ses observations.

M. Arthur J. Andrew (directeur général du Bureau des affaires de l'Asie et du Pacifique du ministère des Affaires extérieures): Merci, monsieur le président.

Peut-être aimeriez-vous qu'on vous rappelle la suite des événements qui nous amènés jusqu'ici, quel que soit ce lieu. Le tout a débuté par une conversation entre M. Sharp et le secrétaire d'état américain M. Rogers qui a révélé que le nom du Canada était mentionné au cours des négociations qui se poursuivaient entre le Nord-Vietnam, le DRVN et les États-Unis, ce qui ne manquait pas de susciter un certain intérêt au Ministère qui amorce les préparatifs. Tout de suite après, il y a eu la déclaration du 26 octobre de M. Kissinger qui affirmait que la paix était à la portée de la main; à ce stade, il devint encore plus clair que nous allions avoir un rôle à jouer.

Le nom du Canada a donc été mentionné vers cette époque, sans qu'il ait nécessairement voulu, comme parti-

cipant probable à un mécanisme international de surveillance du cessez-le-feu au Vietnam.

Nous étions à peu près tous d'avis à ce moment-là que l'Accord n'était plus qu'une question d'heures non pas de jours, et le gouvernement décida de ne pas donner tout de suite sa réponse; nous n'avions pas eu après tout l'occasion de prendre connaissance des termes de l'Accord qu'on nous demandait de faire respecter. Nous avons donc fait savoir que nous étions membres d'une commission en Indochine, plus précisément au Vietnam, et que les installations et les services de la Commission étaient à la disposition de tout nouvel organisme qui pouvait être créé pour la surveillance du nouvel Accord pour un cessez-le-feu.

Nous voulions par là, et nous y avons réussi, éviter que quiconque puisse dire que nous essayions de retarder la signature de l'Accord ou que le défaut d'en venir à une entente concernant la surveillance du cessez-le-feu était la raison pour laquelle on ne pouvait aller plus loin.

Le nombre de personnes qui se trouvaient en Indochine à ce moment précis n'était nettement pas suffisant pour la tâche qui l'attendait; on spéculait que le nombre devait être accru considérablement vu les besoins, mais comme je l'ai dit tout à l'heure, personne ne savait encore au juste à quoi s'en tenir.

Le 20 novembre, M. Sharp a rencontré le secrétaire d'État M. Rogers à New York et a tenté de préciser non pas les conditions, mais la forme que l'opération devait prendre, le genre de mécanisme qui devait servir à la surveillance du cessez-le-feu. Le Ministère était fort après tout d'une vaste expérience; on peut certainement dire que